



HAL
open science

Les mots du projet comme expérience de compréhension du temps en architecture

Isabelle Chesneau

► **To cite this version:**

Isabelle Chesneau. Les mots du projet comme expérience de compréhension du temps en architecture. Gwenn Gayet-Kerguiduff; Mathilde Lavenu. Projet et approche(s) du temps. Actes du 2e séminaire inter-écoles d'architecture du 13 octobre 2015, École nationale supérieure d'architecture de Clermont-Ferrand, pp.111-119, 2017, 978-2-905108-11-1. hal-04184316

HAL Id: hal-04184316

<https://hal.science/hal-04184316>

Submitted on 21 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Les mots du projet comme expérience de compréhension du temps en architecture

Isabelle CHESNEAU

Architecte, docteur en aménagement et urbanisme, chercheure au laboratoire Architecture, Culture, Société XIX^e-XXI^e siècles (ACS-UMR 3329 AUSSEER CNRS/MCC), enseignante ENSA Paris-Malaquais

111

Résumé

En nous appuyant, dans ce texte, sur les apports théoriques et méthodologiques de la sémantique historique établie par Reinhart Koselleck, nous montrons comment l'historicité d'un projet et celle des acteurs y prenant part, peuvent se saisir par des actes de langage. C'est dans cette perspective que nous analysons ensuite le concept de « ville analogue » de Aldo Rossi, montrant comment une « image discursive » peut être, à la fois, un indicateur de changement de rapport au temps de toute une génération d'architectes, et un des facteurs de ce changement.

Mots-clefs : Historicité - Temporalités urbaines - Orientation du temps - Sémantique (historique) - Ville analogue

Abstract

Based on the theoretical and methodological contributions of the semantics of historical time set up by Reinhart Koselleck, we show how the acts of language can catch the historicity of a project and of its stakeholders' historicity. Then in this regard, we flaunt the concept of «analogical city» of Aldo Rossi, in order to understand how a «discursive image» can both indicate how a whole generation of architects changes its sense of time and be one of the drivers of this change.

Keywords: Historicity - Urban temporalities - Orientation to past or future - Semantics (of historical time) - Analogical city

Intervenir sur l'existant, c'est confronter nécessairement deux historicités, celle des acteurs du projet, dont le but est d'initier une marche vers l'avant et de tendre vers un nouvel horizon, et celle de l'ouvrage, dont le sens est autre et a pu changer avec le temps. Ainsi, tout concepteur, dans un projet de réhabilitation ou de restauration, est amené, peu ou prou, à se demander comment articuler le diachronique et le synchronique. De la réponse à cette question dépend en grande partie notre lecture de la ville et donc son avenir. Car, comme le fait remarquer Pierre Sansot, si on la perçoit comme des siècles d'histoire entassés dans un même lieu, elle devient indéchiffrable, incohérente : « cette imbrication est si grande que certains hommes ont pensé raser un passé inextricable, pour bâtir des villes égales à elles-mêmes »¹. N'est-ce pas d'ailleurs l'hypothèse que formule d'une autre manière François Hartog, lorsqu'il nous pense pris au piège d'un régime « présentiste », dont la ville générique serait l'expression même : « [...] qui veut faire une expérience présentiste, écrit l'historien, n'a qu'à ouvrir les yeux en parcourant ces grandes villes de par le monde pour lesquelles l'architecte néerlandais, Rem Koolhaas, propose le concept de "ville générique", [c'est-à-dire une ville] sans histoire »², où les espaces bâtis ignorent le vieillissement ; sans tension entre le passé et le futur, tout est réduit au seul présent.

112

La ville peut ainsi se défaire, faute d'une compréhension suffisante de la complexité des temporalités urbaines. C'est pourquoi, de multiples tentatives de déchiffrement ont été développées depuis les années 1960. On peut citer, entre autres, les démarches d'explication des signes de la ville par la sémiologie³, les théories de l'auto-organisation⁴, les analyses empiriques de la succession des formes dans le temps⁵, l'interprétation philosophique des enchevêtrements temporels *via* la poétique de la ville⁶ ou l'herméneutique urbaine⁷, ou bien encore la sociologie de la traduction⁸, dont l'objet est de mettre en relation des données observables avec leur inscription dans les discours. Il est à souligner que le langage a toujours été en bonne place parmi les indicateurs repérés par les chercheurs, et ce jusqu'à aujourd'hui. Par contre, la méthode spécifique de la sémantique historique⁹ de Reinhart Koselleck a peu été

1. Pierre SANSOT, *Poétique de la ville*, Paris, Armand Colin, 1996 [1^{er} éd. 1971], p. 48.

2. François HARTOG, *Régimes d'historicité : présentisme et expérience du temps*, Paris, Éditions Points, coll. « Points. Histoire », 2012 [2003], p. 18.

3. Françoise CHOAY, « Sémiologie et urbanisme », *L'Architecture d'aujourd'hui*, juin-juillet, repris dans le recueil intitulé *Le sens de la ville*, Paris, Éditions du Seuil, 1972 ; Béatrice TURPIN (dir.), *Discours & sémiotisation de l'espace : les représentations de la banlieue et de sa jeunesse*, Paris, l'Harmattan, coll. « Espaces discursifs », 2012.

4. Bernard LEPETIT et Denise PUMAIN (coord.), *Temporalités urbaines*, Paris, Anthropos, coll. « Villes », 1993.

5. Pierre FRANCASTEL, *Une Destinée de capitale, Paris...*, Paris, Denoël, Gonthier, coll. « Grand format Médiations », 1984 ; Marcel RONCAYOLO, *Les grammaires d'une ville : essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, coll. « Civilisations et sociétés », 1996.

6. Pierre SANSOT, *op. cit.*

7. Bernard LEPETIT, « Une herméneutique est-elle possible », dans Bernard LEPETIT, Denise PUMAIN (dir.), *Temporalités urbaines*, *op. cit.*, p. 287-299.

8. Michel LUSSAULT, *L'homme spatial : la construction sociale de l'espace humain*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La couleur des idées », 2007.

9. Reinhart KOSSELLECK, *Le Futur passé : contribution à la sémantique des temps historiques*, trad. de l'allemand par Jochen Hoock et Marie-Claire Hoock, Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « Recherches d'histoire et de sciences sociales », 1990 [éd. allemande, 1979].

sollicitée dans les études architecturales et urbaines¹⁰, alors que l'historien a montré dans ses travaux que le langage constituait « un indice sur l'horloge du temps », permettant d'accéder à l'attente du futur, à la réception du passé et au vécu du présent. Cette méthode se distingue nettement d'une démarche sémiotique telle qu'a pu la pratiquer, par exemple, Françoise Choay. Elle n'a pas pour objet d'étudier le langage en tant que tel, mais seulement de déceler à travers l'emploi des mots, les orientations temporelles sous-jacentes à toute démarche de projet. Suivant ici la voie que l'historien allemand a ouverte, nous reviendrons, dans un premier temps, sur les apports théoriques et méthodologiques du *Futur* passé pouvant intéresser nos domaines, et, dans un second temps, nous analyserons dans cette perspective le concept de « ville analogue » d'Aldo Rossi.

Les opérations de désignation dans le projet

D'une façon générale, faire le choix d'un mot n'est pas une opération neutre : désigner, c'est attribuer une signification à une chose ou à un fait¹¹. Dans le cadre des relations entre projet et temps, les mots constituent de bons indicateurs pour repérer au moins deux types d'action intéressant l'analyse. Le repérage des champs notionnels permet d'abord d'identifier l'orientation temporelle induite par certains concepts (tournés soit vers le passé, soit vers l'avenir), puis de déceler, grâce à eux, le débat voire la controverse sous-jacente à propos des temporalités, même lorsque le propos n'est pas le temps lui-même. L'« alignement » est à ce titre un exemple illustratif d'enchâssement d'un phénomène temporel dans une pratique urbanistique visant, avant tout, disent les dictionnaires d'urbanisme, à matérialiser la limite entre propriété privée et espace public. Pourtant, cette règle s'avère être, le plus souvent, autant spatiale que temporelle. S'aligner suppose, en milieu urbain dense, la prise en compte d'un existant, d'un bâti antérieur, obligeant les concepteurs à se plier à la logique de la continuité urbaine, commencée parfois à des siècles de distance. Comme l'a montré Marcel Roncayolo¹², lorsqu'une loi, comme celle de 1807, exige un remaniement en profondeur de ces principes, le législateur se heurte alors à « une représentation de la ville et de ses formes, une conception des mécanismes et des rythmes de croissance qui reste sans doute très classique, trop attachée aux valeurs traditionnelles de la ville »¹³. Michaël Darin, quant à lui, a magnifiquement étudié le jeu de ces différents rapports de forces, expliquant pourquoi la ville est « toute hérissée d'irrégularités, de paradoxes et de ruptures » et reflète « l'infinie complexité de la "comédie urbaine" »¹⁴.

10. Elle est indirectement connue par les commentaires qu'en a faits Paul Ricœur dans *Temps et récit* (1985) et par les travaux actuels qu'elle suscite à propos de la notion de « régime d'historicité », menés principalement par François Hartog et François Dosse.

11. Sur cette question, voir : Clément ROSSET, *Le choix des mots*, Paris, Éditions de Minuit, 1995.

12. Marcel RONCAYOLO, « Le droit et son application », dans *Lecture de villes. Formes et temps*, Marseille, Éditions Parenthèses, coll. « Eupalinos », 2002, p. 317-330.

13. *Ibid.*, p. 317.

14. Michaël DARIN, *La comédie urbaine*, Gollion ; Paris, Infolio, coll. « Archigraphy », 2009.

Si l'on s'attache maintenant à un vocable plus spécifiquement lié au temps, on peut noter que l'usage actuel, par exemple, du mot « existant »¹⁵ s'accroît et relaie, quelque peu, ceux plus fixés d'« ancien » et de « patrimoine ». Or, est-ce que dans chaque registre, la perspective temporelle attachée au bâti antérieur est la même ? Il semble que lorsque l'on parle d'« existant » - terme très usité dans le domaine réglementaire et de la réhabilitation -, l'objectif soit surtout d'opposer « ce qui a une réalité » à ce qui n'en a pas encore, à ce qui est « en instance ». C'est ce qu'expriment prosaïquement les légendes des projets d'extension : « bâtiment existant », « murs existants », etc. C'est un mot foncièrement lié au projet, où l'important n'est pas de porter un jugement ni d'expliquer les conséquences, parfois désastreuses, du passé (la « friche », le « bâti obsolète », les « espaces délaissés », les « édifices vétustes », etc.), mais d'envisager l'« à-venir », de tendre vers un nouvel horizon. Ici, la relation entre le passé et le futur passe par le présent, c'est-à-dire par le point de vue que l'on attribue aujourd'hui aux qualités architecturales d'un édifice hérité d'une histoire plus ou moins longue, plus ou moins riche, et dont le potentiel d'avenir est évalué au regard de ce moment présent. L'« existant » est donc ce qui est réel, tangible, un présent dont la vocation est de rester présent, nullement fuyant ou évanescent. Une fois le projet d'extension achevé, le nouvel ensemble sera alors constitué d'une suite de présents différents, s'accumulant sans passer.

114

Comparativement, le terme d'« ancien », particulièrement en usage jusqu'au début du XX^e siècle, évoque un autre récit chronologique : l'ancien désigne usuellement ce que l'on appelle aujourd'hui l'« existant ». Mais le terme montre qu'il s'agit d'un existant tombé dans le passé, c'est un « présent passé », inactuel, comme en témoigne par exemple ce constat de César Daly : « En résumé, les nouvelles maisons que l'on construit sont d'une richesse extrême, et les maisons anciennes, déposant leurs vieux haillons, se mettent à neuf, et s'efforcent de reconquérir un air de jeunesse »¹⁶. L'ancien, en d'autres termes, est ce qui est vieux et qui s'oppose au nouveau. Ce passé est dépassé parce que l'on regarde vers l'avenir et plus encore vers la modernité. Contrairement à la notion de patrimoine, surtout lorsqu'il est dit « historique », c'est un bâti dont il n'est pas nécessaire de se souvenir, parce qu'il n'est pas source d'identité d'un lieu ou caractéristique d'une époque. Le patrimoine, lui, par contre, est un legs qui a une valeur dans la succession des générations, inscrit dans une tradition entamée avec Mérimée, donnant lieu généralement à un classement ou à une inscription, c'est-à-dire à une consolidation par le droit. Les projets qui lui sont associés sont alors clairement orientés vers un passé « ouvert », tenu comme sources d'enseignements et de richesses toujours renouvelées.

15. On peut citer à titre d'exemples : Jean-Michel LEGER, *Design urbain. De l'existant à la science-fiction*, Paris, CRU, 1970 ; Jean-Yves TOUSSAINT (dir.), *Concevoir pour l'existant : d'autres commandes, d'autres pratiques, d'autres métiers*, Paris la Défense, Plan urbanisme construction architecture, 1999 ; Christian SCHITTICH, *Construire dans l'existant : reconversion, addition, création*, Munich, Birkhäuser, 2006.

16. César DALY, « De l'architecture domestique de Paris », *Revue Générale de l'Architecture et des travaux publics* (RGA), n°3, 1840, p. 166.

L'examen de ces quelques mots - qu'il faudrait approfondir encore - nous laisse néanmoins penser que les opérations de désignation déclenchées par les projets correspondent bien à un choix d'orientation temporelle qui coïncide, d'ailleurs, avec des savoirs, des règles, des formations et des métiers différents. Certains concepts sont orientés vers le présent, d'autres vers le futur et d'autres encore vers le passé. Le passé, lui-même, peut être tenu pour une détérioration ou une richesse, représenter un horizon ou un terme. Dans ce jeu de points de vue, l'avenir a plus ou moins d'importance et, selon la perspective adoptée, la relation que l'on établit avec la création, c'est-à-dire avec un nouveau ou un renouveau n'est pas de même nature. Tout dépend ce que l'on vise et de ce à quoi l'on s'oppose. Dit autrement, une opération de désignation ne consiste pas seulement à s'orienter dans le temps, mais aussi à porter la contradiction.

Paul Ricœur faisait remarquer dans ce sens que « chaque architecte se détermine par rapport à une tradition établie »¹⁷, concevant « après », « selon » ou « contre ». C'est, dans une large mesure, à partir des représentations qu'ils se forgent des temporalités - au moins intériorisées même si elles ne sont pas énoncées - que les acteurs d'un projet (considérés au sens large) décident de conserver, de transformer ou de renouveler entièrement édifices, îlots ou quartiers. Les débats sans cesse réitérés à propos des notions de continuité, de discontinuité, de changement, de mémoire, de patrimoine, etc., déclenchés lors d'interrogations sur la conservation ou la destruction d'ouvrages hérités du passé ou d'ensembles bâtis obsolètes sont, à ce titre, de bons révélateurs des divergences de vue et des désaccords profonds pouvant exister entre élus, auteurs de projet, habitants ou citoyens de passage, à propos de l'ordre du temps urbain ou, plus exactement, des ordres du temps¹⁸.

Ces conflits donnent lieu le plus souvent à une bataille sur les mots. Que faut-il, par exemple, englober sous la bannière de la notion de patrimoine ? Que nuance, en termes de structure temporelle, le label « Patrimoine du XX^e siècle » ? Ces conflits permettent de repérer à travers les différents champs sémantiques, ce que Reinhart Koselleck appelle des couples d'opposition, confrontant des concepts antonymes, « dont la fonction est d'exclure toute reconnaissance réciproque »¹⁹. Dans nos domaines, on a ainsi pu observer que la redéfinition de l'architecture par le Mouvement moderne, par exemple, n'a pas seulement divisé la communauté des architectes en deux camps antagonistes, entre les tenants de l'universalisation de l'architecture et du style international, d'une part, et les traditionalistes d'autre part ; elle a aussi tenté de mettre fin à un débat sur l'histoire. Selon la doctrine moderniste, le passé, le présent et

17. Paul RICŒUR, « Architecture et narrativité », *Urbanisme*, n°303, novembre/décembre 1998, p. 44-51.

18. La polémique déclenchée par la démolition d'une partie de la Samaritaine, rue de Rivoli, témoignait bien à ce titre - si l'on met de côté les enjeux politiques entourant cette affaire - des divergences de vue touchant l'évolution de Paris, opposant conservateurs d'un côté (associations du patrimoine) et démolisseurs de l'autre (architectes, milieux d'affaires et politiques).

19. Reinhart KOSELLECK, *op. cit.*, p. 192.

l'avenir, en effet, se mêlent dans un *Éternel présent*²⁰, comme par exemple au couvent de la Tourette de Le Corbusier qui, bien que faisant œuvre nouvelle, retrouve l'esprit des couvents français du XIII^e siècle²¹. Dès lors, comment peuvent coexister d'autres structures temporelles, quand la modernité annonce la fin de l'histoire ?

La sémantique du concept d'analogie dans la pensée urbaine

En mettant le temps des villes au singulier, les architectes du Mouvement moderne se sont revendiqués de l'universel et ont essayé de rendre impossible toute opposition. Dès lors, pour leurs opposants, l'enjeu devenait d'infirmer cet universalisme et de sortir de la rhétorique du progrès, du changement, du nouveau et de l'accélération, sans tomber pour autant dans les travers du traditionalisme et du conservatisme ou encore de la simple contestation.

116

La modernité critique des années 1960-1970 a surtout manifesté, sur le plan éditorial, une profonde inquiétude, comme en témoignent ces quelques titres : *Une Ville n'est pas un arbre* (Alexander, 1966), *La ville en question* (Choay, 1968), *Le sens de la ville* (Lamizet, 1969), *La ville-censure* (Médam, 1971), *Plaidoyer pour la ville* (Oudin, 1972), *La ville cybernétique* (Schöffler, 1972), *La ville disciplinaire* (Dreyfus, 1976), etc. Dans ce contexte de destruction de la tradition humaniste, les architectes italiens de *La Tendenza* ont cherché une alternative ou, pour reprendre une expression de Hannah Arendt, une « brèche » entre futur et passé, afin de réintroduire, dans l'interprétation du changement permanent, des temps grammaticaux (passé, présent et futur), c'est-à-dire une lecture historique de l'évolution des villes.

Aldo Rossi a proposé, en ce sens, le concept de « ville analogue », résumant toutes ses réflexions sur les temporalités architecturales et urbaines menées depuis les années 1960. D'abord contenu en germe dans *L'Architecture de la ville*²³ (1966), puis défini dans un article de *Lotus international* (1976) et finalement réinterprété dans *Autobiographie scientifique* (1981), Rossi explique que le choix de ce concept a été déclenché par la lecture du roman de René Daumal, *Le mont analogue* (1952)²⁴.

20. Sigfried GIEDION, *The Eternal Present. A Contribution on Constancy and Change*, New York, Bollingen Foundation, Pantheon Books, 1962-64, 2 volumes.

21. Sigfried GIEDION, *Espace, temps, architecture*, trad. de l'allemand par Irmeline Lebeer et Françoise-Marie Rosset, Paris, Denoël-Gonthier, coll. « Bibliothèque Médiations », 1978 [éd. allemande (suisse), 1941], 3 volumes, vol. 1, p.30.

22. La notion de brèche fait référence à Hannah ARENDT, *La Crise de la culture : huit exercices de pensée politique*, trad. de l'américain sous la direction de Patrick Lévy, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1972 [éd. américaine, 1961], dont le titre original est plus révélateur : *Between Past and Future*.

23. Les différentes dimensions du concept d'analogie s'expriment dans *L'Architecture de la ville* à travers différentes notions telles que celle de « permanence » [qu'il reprend à Marcel Poëte et à Pierre Lavedan], de « typologie » et de « classification ».

24. Aldo ROSSI, *Autobiographie scientifique*, Marseille, Ed. Parenthèses, 1988 [éd. américaine, 1981], p. 148.

En recourant à une terminologie alors non en usage dans les théories urbaines des années 1960-1970 - donc hors débat - Rossi réinterroge les habituels cadres théoriques de réflexion sur la ville. Une ville analogue n'est pas simplement le contraire ou l'opposé de la ville fonctionnelle. L'urbanisme moderne étant un échec total à ses yeux, sans doute n'était-il pas utile de rentrer dans la dialectique de la thèse et de l'antithèse. Un acte de contestation n'est, en effet, jamais dénué d'ambiguïtés et peut aussi constituer, paradoxalement, une forme de reconnaissance des positions combattues. Car l'opposition oblige à devoir prendre en compte les arguments et les idées de son adversaire et, ce faisant, à lui reconnaître, une légitimité. C'est tout l'intérêt sociologique des conflits, comme l'a bien montré Simmel²⁵, que de constituer une forme de socialisation.

L'analogie déplace le propos et réintroduit une dimension absente des analyses, l'action du temps, qui induit que les faits urbains soient des « résultats », du temps condensé, dont les processus de formation nous sont plus ou moins bien connus. Parfois distants entre eux de plusieurs siècles, les faits urbains sont pourtant foncièrement analogues, c'est-à-dire qu'ils ont des structures communes et comparables, même si leurs formes peuvent être différentes et particulières. Chaque nouvelle forme est autant nouveauté que répétitivité dans son dialogue avec la structure urbaine. Loin de vouloir figer le regard sur la situation présente comme l'ont fait les Modernes dans les décennies précédentes²⁶, ni d'embrasser, à l'opposé, d'un regard panoramique, cinq mille ans d'histoire à la manière de Lewis Mumford²⁷, Rossi cherche à relier les villes à leur histoire en appréhendant leurs différentes temporalités à partir d'une autre lecture que celle du temps calendaire, de la succession et de l'évolution linéaire. L'objectif est de proposer une nouvelle grammaire des temporalités urbaines qui ne se fonde pas sur une pensée de l'écart entre les périodes de l'histoire, mais, au contraire, sur ce qu'il y a de commun (structurel) au passé, au présent et au futur. Sans orientation dominante, le temps s'interprète à partir de « tendances naturelles » (Halbwachs²⁸), c'est-à-dire à partir de phénomènes de longue durée, comparables dès un certain niveau de typologisation. Tirer des leçons du passé est dès lors possible, non pas pour retrouver un âge d'or ou continuer une tradition urbaine révolue, mais pour renouer avec des invariants urbains (des types) éprouvés par le temps, dont la logique

25. Georg SIMMEL, *Le conflit*, trad. de l'allemand par Sibylle Muller, Saulxures, Circé, coll. « poche », 1995 [éd. allemande, 1908].

26. On pense notamment à LE CORBUSIER, *Précisions sur un état présent de l'architecture et de l'urbanisme*, Paris, Ed. Vincent, Fréal, coll. « L'esprit nouveau », 1960 [1930].

27. Lewis MUMFORD, *La cité à travers l'histoire*, trad. de l'américain par Guy et Gérard Durand, Paris, Éditions du Seuil, 1964 [éd. américaine, 1961].

28. Rossi s'appuie sur la pensée de Maurice Halbwachs dès *L'Architecture de la ville*, p. 184 et suiv. et notamment sur la notion de « tendances naturelles », renvoyant à l'action en profondeur de forces sociales sur le cadre bâti, se déployant dans un temps long et à rythme lent, que le sociologue opposait au temps court de la décision : « [...] les tracés de voie, et les changements de la structure superficielle de Paris s'expliquent non point par les desseins concertés d'un ou plusieurs individus, par des volontés particulières, mais par des tendances ou besoins collectifs auxquels les constructeurs, architectes, préfets, conseils municipaux, chefs d'État ont obéi, sans prendre, de ces forces sociales, une conscience bien claire, et, quelquefois, avec l'illusion qu'ils s'inspiraient de leurs conceptions propres. ». Voir : Maurice HALBWACHS, « Les plans d'extension et d'aménagement de Paris avant le XIX^e siècle », *La vie urbaine*, n° 2, 1920. p.20.

(et non la forme) peut être, et doit être, adaptée aux exigences nouvelles de la grande ville ; comme le dit Yanis Tsiomis, « *d'une certaine manière, Aldo Rossi répond à l'actualité par des références inactuelles* »²⁹. Sur la base de ces principes, Rossi et les architectes de *La Tendenza* ont cherché à classer les faits urbains selon des types, afin de repérer ensuite des connexions entre eux. Pour Aldo Rossi, par exemple, la rue est l'un de ces éléments structuraux qui permet de mettre en dialogue différents moments de la constitution de la ville, dont les éléments discontinus sur un plan temporel entretiennent entre eux des relations en vertu, non pas d'une logique de continuité, mais d'analogie.

Ainsi, le présent, discontinu par nature, n'est pas rupture et le passé est réservoir d'expériences dans lequel les architectes peuvent puiser pour résoudre des problèmes actuels. Surtout, il permet d'identifier les « *conditions de possibilité* » de développement d'un projet, ce que Rossi appelle « *la capacité de l'imagination née du concret* ». La ville n'est certes pas répétition à l'identique, mais le nouveau n'est jamais totalement sans précédent. Dans ce rapport à l'histoire, ce ne sont pas les idées ni les fonctions antérieures qui importent, mais la pertinence attribuée à une projection dans l'avenir, en vertu des rapports de similitude, de ressemblance et de correspondance qu'elle entretient avec une expérimentation passée. Bref, le passé est une sorte de laboratoire.

118

Le terme « analogue » n'est donc pas, pour Rossi, un simple « concept de combat »³⁰, destiné à invalider l'antagonisme entre l'ancien et le nouveau ; c'est plutôt une « image discursive », laissant entendre que des phénomènes de cohérence et de régularité sont à discerner malgré les dé-synchronies et les a-synchronies urbaines. Comment comprendre, par exemple, qu'un lointain passé puisse soudainement surgir dans le présent, après une longue période d'oubli - comme lorsque l'on découvre des restes archéologiques avant le démarrage d'un chantier -, quand parfois, inversement, un héritage récent disparaît tout aussi brusquement, sous l'effet d'un changement de politique publique, d'évolutions réglementaires ou de mutations dans les modes de réception de certains ouvrages ? Dans un contexte de temps désorienté que peut bien signifier « l'avant » et « l'après » ? D'où le recours au concept d'« analogie » qui permet une intelligibilité des différentes relations entre passé, présent et futur, ne nécessitant pas de passer par un principe explicatif de type déterministe ou causal : le passé n'impose pas de règles mécaniques, ni l'avenir non plus d'ailleurs, puisque celui-ci est en crise. Il y a des corrélations, une concordance des temps en quelque sorte, s'enracinant dans les structures sociales, mais pas d'ordre du temps³¹, conçu comme un cadre général, originaire, échappant à la maîtrise et aux intentions des individus.

29. Yanis TSIOMIS, « Pasolini et les Lucioles », dans Cristiana Mazzoni, *La Tendenza : une avant-garde italienne, 1950-1980*, Marseille, Éditions Parenthèses, 2013, p. 14.

30. KOSELLECK, *op. cit.*, p. 102.

31. POMIAN, KRZYSZTOF, *L'ordre du temps*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1984.

Nous avons proposé, en revenant sur les apports théoriques et méthodologiques de l'historien allemand Reinhart Koselleck, de considérer la sémantique historique comme une méthode heuristique pouvant aider à mettre en évidence les représentations du temps dont les mots sont porteurs. Et, par l'examen du concept d'analogie forgé par Aldo Rossi, nous avons voulu montrer comment un architecte s'était servi du langage pour mettre en cause l'évidence et la prépondérance du récit temporel de la modernité. En recourant à un terme non usité, l'architecte italien a tenté d'échapper au piège de mots consacrés - en particulier par l'activité éditoriale de l'époque - l'exposant, par leurs nombreuses connotations, à l'antique querelle des Anciens et des Modernes et donc à masquer son propos. Considérer le passé et les effets de mémoires comme source d'un nouvel imaginaire pour les villes, l'a amené à proposer un ordonnancement des trois instances du temps autre que celui de la flèche du temps, et donc incité à l'invention langagière.

La critique de la modernité d'Aldo Rossi ne se résume pourtant pas à cet acte de langage de la « ville analogue » et ne doit pas occulter l'apport de l'œuvre construite de l'architecte : la « sémantique [a] trait à des contenus qui dépassent le seul champ linguistique »³². Elle ne résume pas non plus à elle seule la richesse des contributions des architectes de *La Tendenza* qui ont théorisé leur pensée et proposé bien d'autres concepts à propos des temporalités urbaines (*recupero* par exemple). Au-delà des mots eux-mêmes, ce qui importe est bien la commune structure d'argumentation à laquelle chacun de ces concepts participe et qui serait à mieux étudier. Nous pouvons néanmoins, à ce stade, constater que toutes ces réactions envers l'urbanisme moderne n'auraient sans doute pas eu l'incidence qu'elles ont eue par la suite, sans la participation du langage. Nous pensons notamment aux prolongements qu'elles ont connus en France parmi les intellectuels de l'architecture³³ et à travers, ensuite, les démarches de projet urbain, à partir des années 1980³⁴.

Autrement dit, le langage n'est pas seulement un indicateur de la manière dont les dimensions du passé et de l'avenir sont mises en relation de façon spécifique, à un moment donné ; il représente aussi un facteur de changement, parce que l'écrit appelle un commentaire, une discussion, un échange à plus ou moins longue distance. Ces débats, voire ces controverses conduisent, dans les faits, à des arbitrages, façonnent les jugements et légitiment le sens de l'action. Les temporalités architecturales et urbaines ne renvoient donc pas à des conceptions théoriques et abstraites, mais sont fondamentalement liées à l'« expérience » des acteurs du projet (au sens large) : elles s'accomplissent dans la production de ceux qui, par la compréhension, prennent conscience de leur temps, en liant ensemble toutes ses dimensions (passé, présent et avenir), par les compétences qu'ils mobilisent, les métiers auxquels ils appartiennent (architectes, urbanistes), les fonctions qu'ils exercent (maîtres d'ouvrage, élus) et les mots qu'ils emploient.

32. KOSELLECK, *op.cit.*, p. 105.

33. Jean-Louis COHEN, « Le détour par l'Italie », *Esprit*, n°12, 1985.

34. Patrizia INGALLINA, *Le projet urbain*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2001, p. 75 et suiv.